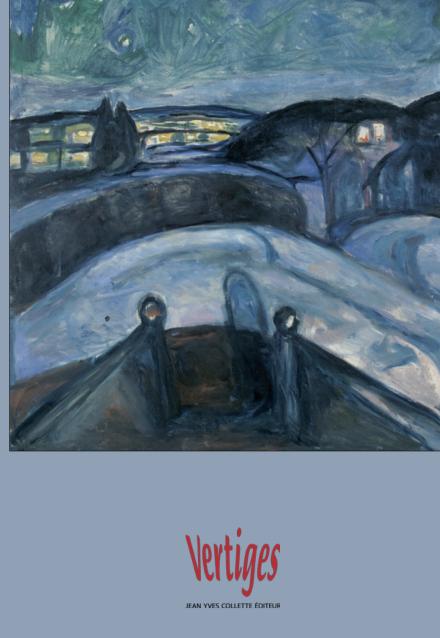
Knut Hamsun

Les Trois Suits de fer





Edvard Munch (1863-1944), Nuit étoilée (1922/1924), Musée Munch, Oslo (Norvège).



Un toast, hommes et bêtes, et vous oiseaux, un toast

à la nuit silencieuse dans la forêt, dans la forêt!

feuilles vertes et aux feuilles jaunes.

me rassieds.

Un toast aux ténèbres, et aux voix des dieux parmi

les arbres, un toast aux sereines et simples délices du

grand silence qui caresse mes oreilles, un toast aux

Buvons aux bruits de la vie, j'entends un halètement de museau, un chien qui flaire la terre. — Un joyeux toast au chat sauvage qui rampe et se dispose à bondir sur un moineau dans l'ombre, dans l'ombre! Un toast au charitable apaisement du royaume terrestre, aux étoiles et à la demi-lune, oui aux étoiles et à la demi-lune!

Je me lève et j'écoute. Personne ne m'a entendu. Je

Merci à la nuit silencieuse. Merci à la nuit de paix,

aux montagnes et aux bruissements de la mer qui

parviennent jusqu'à mon cœur. Merci à ma vie, à

mon souffle, pour la grâce de vivre cette nuit, oh! je

vous remercie de tout mon être.

une aurore boréale glisse du ciel vers le nord. Oh! par mon âme immortelle, je remercie aussi, car c'est moi, bien moi que voilà assis en ce lieu.

Silence. Un cône de pin tombe lourdement sur le sol.

Un cône de pin vient de tomber, pensé-je. La lune est

haute, le feu se communique aux branches à demi

consumées et veut s'étendre plus loin. Or à une heure

avancée de la nuit je rentre chez moi.

La deuxième nuit de fer. Même tranquillité et temps serein. Mon esprit spécule; mécaniquement je me dirige vers un arbre, enfonce ma casquette sur mes yeux et m'adosse au tronc, les mains croisées derrière la nuque. Je regarde fixement et je songe; les flammes de mon foyer m'éblouissent, et je n'éprouve rien. Durant plus d'une heure je m'immobilise en la même pose absurde, et je regarde le feu; mes jambes me

d'amour que je fis une fois, je t'aime, Éva, et j'aime ce coin de terre. — Et qu'aimes-tu le plus? — Le rêve.» Le silence s'étend de nouveau. Ésope connaît Éva et place sa tête à côté d'elle, il la regarde. Je murmure:

« Aujourd'hui, j'ai rencontré une fille sur le chemin,

elle donnait le bras à son amoureux. La fille me

désigna des yeux et eut peine de se retenir de rire

— Je l'ignore. Sans doute elle a ri de moi. Pourquoi

— De quoi a-t-elle ri? demanda Éva.

quand je passai.

me demandes-tu cela?

— La connaissais-tu?

— Oui, je l'ai saluée.

fait?»

Éva répond :

Et Eva est partie.

— Et elle ne te connaissait pas?

«Qu'est-ce qui a pu la faire rire? C'est une coquette, mais de quoi a-t-elle ri? Au nom du ciel, que lui ai-je

— Non, ce n'était pas mal de sa part! m'écriai-je. Tu

n'as pas à la blâmer, il n'y a rien là de méchant, elle

a bien fait de rire de moi. Tais-toi, à la fin, diable! et

« C'est mal à elle de s'être moquée de toi...

laisse-moi tranquille, entends-tu?...»

mains. Comment pourrais-je aimer un rêve? J'ai dit une simple plaisanterie. C'est toi que j'aime. Mais rentre,

maintenant. J'irai demain auprès de toi, souviens-

*

La troisième nuit de fer, nuit d'extrême anxiété.

Encore s'il avait fait un peu froid! Mais non, – une

accablante chaleur après le soleil de la journée; la

nuit semblait un marais tiède. J'arrangeai mon feu...

« Eva, il peut parfois y avoir quelque jouissance à être

tiré par les cheveux. L'esprit d'un homme peut être

tordu. C'est ainsi qu'on peut être traîné par les cheveux

au fond des vallées, ou au sommet des monts, et, si,

par aventure, quelqu'un demande ce qu'il arrive, on

peut répondre, tout à fait enchanté : Je suis tiré par les

cheveux! Et si le quelqu'un demande : Mais, ne puis-

je vous secourir, vous délivrer? on répond : Non. Et

si on vous demande : Mais pouvez-vous l'endurer?

on répond alors : Oui, je l'endure, car j'aime la main

qui me tire... Sais-tu, Éva, ce que c'est qu'espérer?

t'en, je suis à toi, oui, ne l'oublie pas. Bonne nuit.»

— Vois-tu, Eva, espérer c'est une chose bizarre, oui, une chose singulière. Un matin, on peut passer par un chemin, et espérer rencontrer sur ce chemin une personne chère. Or, rencontre-t-on cette personne? Non. Pourquoi pas? Parce qu'elle est occupée ce matin-là, et se trouve dans un tout autre endroit. J'ai connu dans les montagnes un vieux Lapon aveugle.

alors plus de soixante-dix ans. Il s'imaginait qu'il

recouvrait peu à peu la vue, et que, si rien n'advenait

de fâcheux, il pourrait apercevoir de nouveau le soleil

dans quelques années. Ses cheveux étaient encore

noirs, mais ses yeux étaient entièrement blancs.

Assis sous sa tente, nous fumions; et il racontait tout

ce qu'il avait vu avant de devenir aveugle. Il était

endurant et robuste, sans sensibilité et d'une santé

de fer. Son espérance le soutenait. Quand je devais

partir, il me suivait dehors, et commençait par me

montrer du doigt différentes directions. De ce côté

est le sud, là est le nord; tu vas d'abord par là, et,

une fois que tu as descendu un certain temps, tu

tournes ainsi... C'est parfaitement juste! répondais-

je. Et le Lapon riait alors en ajoutant: Eh bien, voilà

ce que je ne savais pas il y a quarante ou cinquante

ans, je vois donc plus clair maintenant que dans le

temps, cela s'améliore toujours. Puis il se taisait et

rentrait, en rampant, sous sa tente, l'éternelle tente,

sa maison sur la terre. Il se mettait devant le feu,

comme auparavant, rempli de l'espérance que, dans

quelques années, il pourrait derechef voir le soleil...

Éva, c'est chose fort bizarre que l'espérance. Je me

prends à espérer actuellement oublier la personne

que j'ai rencontrée ce matin sur le chemin.

Je ferme les yeux. Une heure après, mes sens commencent à s'agiter, ils vibrent dans le grand silence, ils vibrent. Je lève les yeux vers la demi-lune, qui m'apparaît telle une coquille argentée dans le vaste ciel, et j'éprouve une sensation d'amour pour elle, et je rougis. C'est la lune, me dis-je, silencieusement passionné, c'est la lune! Et mon cœur s'élance doucement vers elle. Ainsi s'écoulent plusieurs minutes. Une étrange brise vient me frôler. Qu'est-ce donc? Je tourne la tête, mais ne vois personne. Le vent m'appelle, et mon âme répond bénévolement à son appel. J'ai comme la sensation de sortir de moi-même, pressé sur un sein invisible; mes yeux se mouillent, je tremble. - Dieu est aux

À présent, c'est passé.

- Trois Nuits de fer, de Knud Pedersen dit Knut Hamsun (1859-1952),
 - ISBN: 978-2-89668-653-7 © Vertiges éditeur, 2018 - 0654^e lecturiel -

Lecturiels

www.lecturiels.org

À neuf heures, coucher du soleil. Une mate obscurité s'épand sur la terre, quelques étoiles piquent le ciel, et deux heures plus tard on perçoit la lueur de la lune. Je parcours la forêt, mon fusil en bandoulière, suivi de mon chien. J'allume un feu dont la lumière se faufile à travers les branches des pins. Il ne fait pas froid. C'est la première nuit de fer! me dis-je. L'heure et l'endroit me remplissent d'une joie troublante étrangement.

— Écoutez à l'est et à l'ouest, écoutez donc, c'est le Dieu éternel. Cette paix si douce qui se jette contre mes oreilles, c'est le sang de la nature qui bout, Dieu alliant mon existence à celle de l'univers. – Un filet de la lumière de mon feu brille à mes regards, j'entends les rames d'un bateau frapper l'eau du port,

- font défaut et sont lasses; tout engourdi je m'assieds à même le sol. A présent seulement je réfléchis à ce que j'ai fait. Pourquoi donc regarder la flamme aussi fixement? Ésope, mon chien, dresse la tête, aux écoutes : il entend un pas. Éva se montre un instant après. « Je suis pensif et triste et noir », dis-je. Et elle ne me répond rien, en sympathie. «Il y a trois choses aimées pour moi: j'aime le rêve
- Pause. Je murmure de nouveau :

— Non, mais pourquoi me questionner ainsi? C'est

mal de ta part. Tu ne me feras pas dire son nom.»

- Alors, Eva se tait, me laissant tout effarouché. Je jette un regard sur elle, et incontinent je me repens de mes dures paroles. Je tombe devant elle en me tordant les « Retourne à la maison, Éva, c'est toi que j'aime le plus.
- Oui, j'imagine le savoir. Depuis cinquante-huit ans il ne voyait rien, et il avait
- Tu parles si étrangement. — C'est la troisième nuit de fer. Je te promets Éva d'être un autre homme demain. Laisse-moi seul maintenant. Tu ne me reconnaîtras pas demain quand je viendrai; je rirai et t'embrasserai, ma chérie. Songe, un peu, qu'il n'y a plus qu'une nuit; dans quelques heures je serai devenu un autre homme. Bonne nuit, Éva. — Bonne nuit.» Je me rapproche de mon feu et je contemple la flamme. Un cône tombe d'une branche et un rameau sec se détache aussi d'un arbre. La nuit est profonde.
- alentours et me regarde. Quelques minutes passent encore. Je me retourne, le souffle étrange cesse et j'entrevois comme la silhouette d'un esprit errant sans bruit par la forêt. Je lutte, un instant, contre un pénible étourdissement; épuisé par l'émotion, je tombe de lassitude et je m'endors. La nuit était finie lorsque je me réveillai. Ah! pendant les longues heures d'angoisse fébrile, et l'attente de quelque maladie, les choses se sont souvent modifiées pour moi, soit en bien soit en mal; j'ai tout entrevu avec des yeux enflammés, et une immense mélancolie s'est emparée de moi...
 - nouvelle traduite du norvégien par Léon Matthey, est parue dans La Revue blanche, à Paris, en 1895.

nouvelle